

*Louisa May Alcott*

# LES QUATRE FILLES DU DOCTEUR MARCH

*illustré par  
Thomas Gilbert*



*illustres classiques l'école des loisirs*





LES QUATRE FILLES  
DU DOCTEUR MARCH





Suivi éditorial : Olivia Karam  
Conception graphique : Sébastien Pelon

ISBN : 978-2-211-30398-9

© 2019, l'école des loisirs, Paris  
Loi numéro 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : janvier 2010  
Dépôt légal : janvier 2010  
Imprimé en France par Pollina

*Louisa May Alcott*

# LES QUATRE FILLES DU DOCTEUR MARCH

*Traduit et abrégé  
par Malika Ferdjoukh*

*Illustré par Thomas Gilbert*

*illustres classiques l'école des loisirs*

*Si on jouait au pèlerin*

— **S**ans cadeaux, Noël ne sera pas Noël ! ronchonna Jo, vautrée sur le tapis.

— Être pauvre est si abominable ! soupira Meg, le regard sur sa vieille robe.

— Que certaines aient tout et d'autres rien, c'est trop injuste ! ajouta Amy, la benjamine, avec un reniflement outragé.

— Nous avons papa et maman, objecta Beth dans son coin. Et puis on est ensemble.

Leurs quatre visages s'éclairèrent à ces mots, mais brièvement, car Jo objecta avec tristesse :

— Papa, lui, n'est pas avec nous. Et pour un sacré bout de temps.

Elle n'ajouta pas « pour toujours peut-être », mais chacune le pensa. Leur père était si loin, là-bas, à la guerre.

— Vous savez ce que maman a dit, reprit Meg. Pas question de cadeaux pour Noël avec tout ce que nos soldats endurent. On doit faire de petits sacrifices et les faire avec joie. Je crois que je vais avoir drôlement du mal, ajouta-t-elle en pensant aux jolies choses dont elle avait envie.

— Avec un malheureux dollar chacune, je ne vois pas comment on pourrait aider l'armée. D'accord pour ne pas attendre de cadeaux de maman ou de vous. Mais je veux m'acheter *Ondine* et *Sintram*<sup>1</sup>! martela

---

1. Deux romans de l'écrivain romantique allemand Frédéric de La Motte-Fouqué (1777-1843). (N.d.E.)

Jo, le rat de bibliothèque. Il y a trop longtemps que j'en rêve.

– J'avais prévu de dépenser le mien en partitions, fit Beth avec un petit soupir qui ne fut entendu que par l'anse de la bouilloire et la balayette.

– Moi, j'ai vraiment besoin d'une boîte à dessin ! dit Amy d'un ton ferme.

– Maman n'a rien dit à propos de notre dollar ! s'écria Jo. On n'a qu'à acheter ce qui nous plaît. On travaille assez dur !

Et elle examina le talon de ses souliers avec la distinction d'un gentleman.

– Ah, ça oui ! se plaignit Meg. J'en ai assez de donner des cours à des garnements toute la sainte journée, je préférerais rester à la maison !

Jo renchérit :

– Qu'est-ce que tu dirais d'être cloîtrée des heures avec une vieille bi-que qui te tarabuste au point de te donner envie de sauter par la fenêtre ?

Beth poussa un soupir que, cette fois, toutes entendirent. Elle contemplait ses mains rêches :

– Je sais, ce n'est pas bien de se plaindre. Mais le pire, c'est la vaisselle et le ménage. J'ai les doigts si raides que je n'arrive plus à faire correctement mes gammes.

– Pardon, mais aucune de vous ne souffre comme moi je souffre ! s'exclama Amy. Aucune ne doit se colleter avec les pimbêches de l'école, qui se moquent de vos frusques et *placardent* votre père parce qu'il n'est pas millionnaire.

– Tu veux dire *brocardent*, rectifia Jo en pouffant de rire. Tu as dit *placardent*, comme si papa était une conserve.

– Je sais ce que je dis ! rétorqua Amy dignement. Pas besoin d'être aussi *sacarstique* !

– On arrête les chamailleries ! dit Meg. Moi, j'aimerais vivre comme quand on était petites, quand papa était encore riche. Mais, même si on est obligées de travailler, on forme une sacrée bande et on s'en paie une bonne tranche, pour parler comme Jo.

– Jo parle très mal ! observa Amy, en posant un œil réprobateur sur le grand échelas étendu par terre.

Aussitôt, Jo se redressa, fourra les mains dans ses poches et se mit à siffloter.

– Pitié, Jo ! Seuls les garçons sifflent.

– C'est bien pour ça que je le fais.

– Je déteste la vulgarité.

– Et moi je hais les chichiteuses !

– Les oisillons dans leur nid sont toujours d'accord, eux, chantonna Beth avec une mimique si drôle qu'elles éclatèrent de rire, et la chamaillerie prit fin pour cette fois.

Meg prit son air de grande sœur raisonnable :

– Tu es une jeune fille, Joséphine. Tu as l'âge de renoncer à tes allures de garçon et de porter un chignon. Il va falloir adopter des manières de demoiselle désormais.

– Ah non ! Et si un chignon doit faire de moi une demoiselle, je porterai des tresses jusqu'à vingt ans ! cria Jo – et elle arracha sa résille pour libérer et agiter sa crinière châtain. Je ne veux pas grandir ! Je ne veux pas devenir une « mademoiselle » March, ni porter de longues robes ! C'est bien assez moche d'être une fille quand on n'aime que les jeux de garçons ! Moi, j'aimerais me battre aux côtés de papa, au lieu de rester ici à faire du tricot comme une vieille bonne femme !

Elle agita la chaussette bleu militaire en secouant ses aiguilles à tricoter comme des castagnettes et envoya valser la pelote de laine à travers la pièce.

– Ma pauvre Jo ! C'est dur pour toi, mais on n'y peut rien, dit Beth en passant la main sur la tignasse de sa sœur. Tu dois te contenter de porter la version garçon de ton prénom et de jouer au grand frère avec nous.

– Quant à toi, Amy, reprit Meg, tu es trop coquette. En grandissant, fais attention de ne pas virer à la pintade chichiteuse. J'aime tes jolies manières et ton parler raffiné quand tu ne joues pas à l'élégante.

Dans ces cas-là, tes absurdités valent bien l'argot de Jo.

– Jo est un garçon manqué, Amy une pintade... et moi alors, je suis quoi ? demanda Beth, prête à recevoir sa part du sermon.

– Tu es notre chérie ! répondit Meg affectueusement.

Et personne ne la contredit, car Beth, la « petite souris » était la chouchoute de la famille.

Profitons de cet instant pour brosser un bref portrait de ces quatre sœurs tricotant dans le soir, au coin du feu. C'était décembre, il neigeait doucement. La pièce était chaleureuse malgré le vieux tapis et les meubles simples. Les jolies gravures au mur, les livres, les chrysanthèmes et les roses de Noël aux fenêtres contribuaient à une atmosphère de douillette sérénité.

Margaret, l'aînée, était une jolie brune de seize ans, avec une bouche gracieuse et de fines mains blanches dont elle était assez fière. Jo, quinze ans, longue et maigre, faisait penser à un poulain, l'air de ne jamais savoir quoi faire de ces deux bras qui se trouvaient tout le temps en travers de son chemin. Une bouche décidée, un nez comique, des yeux gris perçants qui voyaient tout et pouvaient être soit farouches, soit drôles, soit songeurs. Sa longue chevelure drue était sa seule beauté, mais elle l'empaquetait prestement dans un filet pour ne plus y penser. Épaules musclées, grandes mains, grands pieds, toujours vêtue à la va-vite, notre Jo avait les gestes et l'allure embarrassés de la gamine devenue trop vite une femme et qui n'aime pas ça du tout.

Élisabeth, dite Beth, avait treize ans, des cheveux soyeux, des yeux brillants, une voix timide. Son père l'appelait « Miss Tranquillité », car elle semblait vivre dans son monde.

Amy, bien que la plus jeune, était une personne extrêmement importante, à son propre avis du moins. Elle avait une peau diaphane, un regard bleu, des boucles blondes. Svelte, gracieuse, elle n'oubliait jamais de se comporter en jeune demoiselle.

La pendule sonna six heures. Après avoir balayé l'âtre, Beth mit

une paire de pantoufles à tiédir. Leur mère allait arriver, et elles avaient à cœur de bien l'accueillir. Meg alluma la lampe, Amy laissa le bon fauteuil sans qu'on ait besoin de le lui demander, et Jo, oubliant sa fatigue, s'accroupit pour maintenir les pantoufles près du feu.

– Complètement avachies. Il en faut une nouvelle paire à Marmee.

– Je pensais lui en acheter avec mon dollar, dit Beth.

– Non, moi ! s'écria Amy.

– C'est moi l'aînée, commença Meg.

Mais Jo lui coupa la parole d'autorité :

– C'est qui l'homme de la famille en l'absence de papa ? Je m'en occupe !

– Je vais vous dire ce qu'on va faire, annonça Beth. On oublie ce qu'on voulait s'acheter et on lui offre toutes quelque chose pour Noël.

– C'est bien de ma petite chérie, ça ! applaudit Jo. Alors, on lui achète quoi ?

Elles réfléchirent une minute. Puis Meg proposa :

– Une jolie paire de gants.

– Des pantoufles militaires ! Les plus solides ! dit Jo.

– Des mouchoirs ! Avec un bel ourlet ! dit Beth.

– Moi, un petit flacon d'eau de Cologne. Ça ne coûte pas si cher. Comme ça, je pourrai quand même me payer mes crayons, acheva Amy.

– On fera croire à maman qu'on part acheter des choses pour nous, reprit Jo. Ainsi, elle aura la surprise. On ira faire notre shopping demain après-midi, Meg, parce qu'on n'a pas fini de répéter notre sketch pour la soirée de Noël.

Elle faisait les cent pas, mains dans le dos, nez en l'air.

– D'accord pour cette année, encore. Mais l'an prochain, j'arrête ! annonça Meg. Je n'ai plus l'âge de ce genre de gaminerie.

– Ça, ça m'étonnerait, répliqua Jo. Tant que tu auras l'occasion de porter des robes blanches et des breloques en papier doré, tu joueras, je le sais. En plus, tu es notre meilleure actrice. Si tu quittes les planches, ce sera la fin des haricots. Bon... ce soir, répétition générale ! Vas-y, Amy.

Fais-moi cette scène de pâmoison, tu y es raide comme un tisonnier.

– J’y peux rien. Je n’ai jamais vu quelqu’un se pâmer ! regimba Amy qui n’avait pas été choisie pour ses talents dramatiques mais pour sa petite taille (elle pouvait être emportée à bras-le-corps, hurlante, par le méchant de l’histoire). Je n’ai aucune envie de me couvrir de bleus en m’effondrant comme toi. En revanche, je peux basculer délicatement dans un fauteuil.

– Je te montre, fit Jo. Tu joins les mains, tu vacilles et tu t’époumones : *Roderigo ! Sauve-moi ! Sauve-moi !*

Et elle poussa un hurlement qui donnait vraiment la chair de poule.

Amy tendit deux bras raides et se mit à avancer telle une poupée mécanique. Elle émit un « Ouch ! » qui suggérait davantage la douleur provoquée par une piqûre d’épingle que les affres de l’épouvante. Jo poussa un grognement consterné, Meg s’esclaffa, et Beth en laissa brûler ses toasts.

– C’est sans espoir ! Si le public rigole, ne viens pas t’en prendre à moi. À toi, Meg.

La suite se passa mieux. Don Pedro défia le monde en une tirade de deux pages ; Hagar, la sorcière, psalmodia des maléfices sur un chaudron de crapauds en ébullition, Roderigo pulvérisa virilement ses chaînes, et Hugo trépassa de remords et d’arsenic en émettant de sauvages « Ha ! Ha ! ».

– On n’a jamais été aussi bien ! conclut Meg pendant que le trépassé s’époussetait les manches.

– Comment fais-tu pour écrire ces splendeurs, Jo ? s’extasia Beth. Tu es un vrai Shakespeare !

– Pas encore, répondit Jo, modeste. Mais je trouve, en effet, cette *Malédiction de la sorcière*, opéra tragique assez réussie. On essaiera *Macbeth*, un jour. J’ai toujours eu envie de jouer la scène du meurtre. « Est-ce un poignard que je vois là, devant moi ? » gronda-t-elle en roulant les yeux et en agrippant le vide, comme elle l’avait vu faire par un célèbre tragédien.

– Non, c'est la fourchette à griller le pain piquée dans la pantoufle de maman ! s'écria Meg.

Et la répétition s'acheva dans un éclat de rire.

– Eh bien, mes chéries, c'est un plaisir de vous voir si gaies ! s'exclama une voix enjouée à l'entrée.

Comédiennes et spectatrices se retournèrent pour accueillir leur mère. C'était une grande dame chez qui tout semblait dire : « En quoi puis-je vous aider ? » Ses habits n'étaient pas élégants, mais son allure l'était. Pour les quatre sœurs, cette pèlerine grise, cette coiffe un peu démodée cachaient la mère la plus magnifique du monde.

– Il y avait tant de colis de Noël à préparer que je n'ai pas pu rentrer déjeuner avec vous. Y a-t-il eu de la visite, Beth ? Et ton rhume, Meg, ça va mieux ? Tu as l'air épuisé, Jo. Et toi, mon bébé, tu viens me donner un bisou ?

Tout en posant ces tendres questions, Mme March avait ôté ses affaires mouillées et enfilé ses pantoufles chaudes. Elle installa Amy sur ses genoux, se préparant à goûter le meilleur moment d'une journée trop remplie. Les filles s'empressaient autour d'elle : Meg dressait la table pour le thé, Jo apportait du bois, disposait les chaises, bousculant, renversant, entrechoquant tout ce qu'elle touchait, Beth trottinait du salon à la cuisine, tranquille et affairée à la fois, tandis qu'Amy, assise, bras croisés, prodiguait à toutes ses instructions.

– J'ai une surprise, annonça Mme March quand elles furent à table. Je vous la garde pour après dîner ?

Elle paraissait tout heureuse. Alors un sourire éclaira les quatre filles comme un grand rayon de soleil. Beth applaudit, Jo envoya valser sa serviette et se mit à hurler :

– Une lettre ! Une lettre de papa !

– Oui. Une belle et longue lettre. Il va bien. Il nous envoie plein de tendresses et ses vœux affectueux pour Noël... Plus un message spécial pour ses chères petites.

Mme March caressa sa poche comme si elle y cachait un trésor.

– On se dépêche ! brailla Jo. Pas le temps de minauder devant ton assiette, Amy !

Elle s'étrangla avec son thé, sa tartine tomba par terre côté beurre. Quant à Beth, elle ne mangea plus rien et se faufila dans son coin afin d'y attendre le délicieux moment de la lecture de la lettre.

– C'était si beau de la part de papa de s'engager comme aumônier, dit Meg avec chaleur, alors qu'il n'avait plus l'âge d'être mobilisé !

– J'aurais tant voulu l'accompagner ! se lamenta Jo. Comme tambour... ou même comme infirmière !

– Ce doit être terriblement inconfortable de dormir sous la tente, soupira Amy, d'avalier de la nourriture immangeable, de boire dans un bol en fer-blanc.

– Quand rentre-t-il à la maison, Marmee ? demanda la voix tremblante de Beth.

– Pas avant plusieurs mois, ma chérie. Sauf s'il tombe malade. Il restera là-bas tant qu'il pourra faire son devoir. Et maintenant, on écoute la lettre ?

Elles se pressèrent autour du feu, leur mère dans le grand fauteuil, avec Beth à ses pieds, Meg et Amy chacune sur un accoudoir, Jo derrière tout le monde, au cas où la lettre l'aurait fait fondre en larmes. En ces temps difficiles, il y avait peu de lettres qui ne faisaient pas pleurer. Mais celle-ci était une lettre d'espoir, chaleureuse, avec des descriptions et des anecdotes amusantes sur la vie au campement. Ce n'est qu'à la fin que leur père laissait parler son cœur :

*Dis-leur que je les embrasse toutes très tendrement. Une longue année va s'écouler avant que je puisse les revoir, mais je sais qu'elles n'oublieront pas tout ce que je leur ai dit, qu'elles braveront leurs ennemis intérieurs, travailleront à leur devoir et se comporteront avec droiture. À mon retour, je serai plus fier et plus heureux que jamais de toutes mes petites femmes.*

À ce moment de la lettre, elles écrasèrent une larme. Jo ne rougit pas de celle qui pendit au bout de son nez. Amy plongea la tête dans le giron de sa mère et se mit à sangloter sans plus se soucier de ses belles boucles.

– Je suis une égoïste ! Mais je ne veux pas le décevoir ! Je vais tâcher de me corriger !

– On tâchera toutes ! renchérit Meg. Je pense trop à mes robes et je n'aime pas travailler, mais je vais faire des efforts... si je peux.

– Et moi, je vais cesser d'être brusque et emportée, j'essaierai d'être une « petite femme ».

Disant cela, Jo songea qu'il lui serait plus facile de combattre des rebelles confédérés que de rester calme.

Beth, elle, ne dit rien. Elle essuya ses larmes avec la chaussette bleu militaire et se remit à tricoter pour ne pas perdre de temps.

La voix réconfortante de Mme March rompit le silence :

– Vous vous souvenez... quand vous étiez toutes petites... *Le Voyage du pèlerin* ? Vous aviez fait un jeu autour de ce livre. Je vous attachais des baluchons sur le dos, ils représentaient les fardeaux de la vie, et vous deviez parcourir la maison avec, depuis la cave qui était la Cité de la destruction. Vous montiez, montiez, montiez, jusqu'à la terrasse qui devenait la Cité céleste et vous y déposiez tout ce que vous aviez récolté de bon et de beau en chemin.

– Ah oui, quelle rigolade ! dit Jo. Quand il fallait se bagarrer avec les lions et Apollyon, l'ange exterminateur, sans oublier la Vallée des gnomes !

– Moi, dit Meg, j'aimais surtout quand on se débarrassait des baluchons et qu'ils dégringolaient au bas de l'escalier.

– Le moment que je préférais, fit Beth, c'était sur la terrasse. Avec les fleurs, la tonnelle, le soleil, et toutes les bonnes choses qu'on avait montées... et on chantait ensemble.

– Je ne me rappelle plus grand-chose, sinon que j'avais peur dans la cave si noire... et que j'aimais le lait et le gâteau, là-haut. Si j'avais

encore l'âge, j'y rejouerais bien, conclut Amy qui commençait donc, à l'âge vénérable de douze ans, à envisager le renoncement.

– C'est un jeu pour toute la vie, chérie. Nos fardeaux sont là. La route est devant nous et, malgré les écueils, le bonheur et la bonté sont les guides qui nous mènent à la paix de la Cité céleste. Maintenant, mes petits pèlerins, voyons où vous en serez quand papa sera de retour parmi nous.

– Mais où sont nos fardeaux ? interrogea Amy.

– Chacune vient de le désigner. Sauf Beth. J'espère qu'elle n'en a pas.

– Oh si, Marmee. Mon fardeau, c'est la vaisselle et le chiffon à poussière, et aussi d'envier les filles qui ont un beau piano et d'avoir peur des gens.

Les fardeaux de Beth étaient si drôles qu'elles eurent toutes envie de rire. Mais personne ne rit, cela lui aurait fait trop de peine.

– Le matin de Noël, dit Mme March, regardez sous votre oreiller : vous y trouverez de quoi vous guider.

Pendant qu'Hannah, la vieille domestique de la famille, débarrassait la table, on sortit les corbeilles à ouvrage, et les aiguilles se mirent à coudre les draps de tante March, et, ce soir-là, personne ne rechigna. On adopta l'idée de Jo de diviser le tissu en quatre pans rebaptisés Europe, Asie, Afrique et Amérique, de sorte que les filles purent discuter des différentes contrées qu'elles traversaient en cousant.

À neuf heures, on plia l'ouvrage et on chanta, comme chaque soir. Beth était bien la seule qui pût tirer du vieux piano quelque chose qui ressemblât à de la musique. La voix flûtée de Meg, jointe à celle de sa mère, conduisit le chœur. Amy chouina comme un criquet, et Jo partit, comme toujours, dans de grandes envolées de son cru qui s'achevaient sur des couacs à contretemps. Cela se passait ainsi depuis le jour où elles avaient commencé à babiller. Leur mère était née une chanson aux lèvres. Le premier son du matin était celui de sa voix fredonnant une ritournelle, le dernier de la journée aussi...

*Un joyeux Noël*

Jo se réveilla la première dans l'aube grise de Noël. Pas de chaussettes pendues devant la cheminée et, pendant un instant, elle éprouva un vif désappointement. Puis elle se souvint de la promesse de sa mère. Elle glissa la main sous son oreiller et en tira un petit livre à la couverture cramoisie. Elle le connaissait bien. Elle savait que c'était le meilleur des guides pour n'importe quel pèlerin. Elle réveilla Meg d'un « Joyeux Noël ! », puis lui ordonna de vérifier sous son oreiller. Le livre de Meg était vert, avec la même illustration et un petit mot de leur mère, ce qui le rendait encore plus précieux. Beth et Amy s'éveillèrent à leur tour, et chacune dénicha son petit livre, l'un bleu, l'autre gris perle. Toutes s'assirent et le feuilletèrent dans le petit matin rose.

– Les filles ! déclara Meg, l'air sérieux. Maman veut qu'on relise et qu'on médite ces pages. Alors on va s'y mettre tout de suite ! Le départ de papa, cette guerre, ça nous a déboussolées. Vous faites comme vous voulez, mais moi, je mets ce livre sur ma table et j'en lirai un peu chaque matin au réveil.

Elle ouvrit son cadeau et se mit à lire. Jo vint lui passer un bras autour des épaules et, la joue contre celle de sa sœur, se mit à lire, elle aussi, avec un calme qu'on lui voyait rarement.

– Comme tu es raisonnable, Meg ! chuchota Beth, fort impressionnée par les beaux livres et par l'exemple de ses sœurs. Viens, Amy, on va faire comme elles. Je t'aiderai pour les mots difficiles, et elles nous expliqueront quand on ne comprendra pas.

– Je suis bien contente d'en avoir reçu un bleu, murmura Amy.

Et il n'y eut plus, dans les deux chambres, que le chuintement des pages tournées et, sur les visages, la lumière du soleil d'hiver venu leur souhaiter un heureux Noël.

– Où est maman ? s'enquit Meg une demi-heure plus tard, quand elle dévala l'escalier avec Jo pour la remercier.

Hannah, qui s'occupait de la famille depuis la naissance de Meg et que l'on considérait plus en amie qu'en domestique, leur répondit :

– Dieu seul le sait. Une pauvre créature est venue mendier, et votre maman est allée illico voir de quoi ils avaient besoin. Quand il s'agit de donner, elle est toujours là.

– Elle devrait revenir vite. Tu peux faire les gâteaux de Noël, comme ça tout sera prêt, dit Meg en attrapant, sous le sofa, le panier contenant leurs cadeaux. Hé... Où est passée l'eau de Cologne d'Amy ?

– Elle l'a prise tout à l'heure, dit Jo qui caracolait dans la pièce afin de roder les pantoufles militaires. Pour y rajouter un ruban ou un machin dans ce goût-là.

– Regardez mes mouchoirs, ils sont jolis, non ? s'écria Beth en montrant les initiales qu'elle avait eu tant de mal à broder. Hannah les a lavés et repassés.

Jo en saisit un.

– Ma pauvre fofolle chérie ! s'exclama-t-elle. Tu as brodé « Maman » au lieu de « M. March » !

– Ce n'est pas bien ? Je ne voulais pas qu'on confonde avec le M de Meg.

– Tu as bien fait, ma puce, c'est une bonne idée, fit Meg en fronçant les sourcils à l'intention de Jo.

– Hé ! cria Jo en entendant claquer la porte d'entrée. Voilà maman ! Planquez le panier, vite !

Mais c'était Amy qui revenait à toute allure et qui parut ahurie de voir ses sœurs qui l'attendaient.

– Où étais-tu ? Et que caches-tu dans ton dos ? interrogea Meg,

tout aussi surprise de constater que la paresseuse Amy était sortie de si bonne heure.

– J’ai été échanger mon petit flacon d’eau de Cologne contre le grand modèle. J’ai dépensé tout mon dollar. J’essaie de ne plus être égoïste.

– Vous savez, continua Amy, j’avais tellement honte de mon cadeau après notre lecture de ce matin ! J’ai couru m’habiller pour aller le changer. Et j’en suis bien contente car maintenant c’est lui le plus beau.

La porte claqua à nouveau. Le panier fut renvoyé sous le canapé, et chaque fille devant sa chaise de petit déjeuner.

– Joyeux Noël, maman ! s’écrièrent-elles en chœur. Merci pour les livres !

– Heureux Noël à toutes, mes chéries. Mais j’aimerais bien vous dire un mot avant que nous nous asseyions. Pas très loin d’ici, il y a une femme très pauvre, avec un petit bébé et six enfants, tous recroquevillés dans un seul lit pour se réchauffer car ils n’ont pas de feu. Ils n’ont pas de quoi manger. Mes chères petites... Si vous leur donniez votre petit déjeuner en guise de cadeau de Noël ?

Elles avaient faim, elles avaient attendu presque une heure le retour de leur mère. Pendant une minute, elles ne dirent rien. Une minute, pas plus. Car Jo s’exclama avec fougue :

– Je suis drôlement contente qu’on n’ait pas encore commencé !

– Je peux aller leur porter toutes ces choses ? s’empressa Beth.

– Je donnerai ma crème et mes muffins, ajouta Amy, très héroïque, car c’était là ce qu’elle préférait.

Meg avait déjà enveloppé la farine et empilé les tranches de pain sur un grand plat.

– Je le savais bien, dit Mme March avec un sourire. On va y aller toutes ensemble et, au retour, on aura du pain et du lait pour petit déjeuner. On se rattrapera ce soir.

Elles furent bientôt prêtes. Il était tôt, heureusement, et il n’y

avait presque personne dans les rues pour s'étonner de la drôle de procession qu'elles formaient.

Elles trouvèrent une misérable pièce nue, sans feu, aux vitres cassées, à la literie rapiécée. La mère était souffrante, le bébé pleurait, les autres enfants, pâles et affamés, se serraient sous un unique plaid pour essayer de se réchauffer.

Leurs yeux s'ouvrirent tout grand en voyant débarquer les filles.

– Ce sont nos bons anges que voilà ! dit la pauvre Mme Hummel, pleurant de joie.

– Drôles d'anges, en capuchon et mitaines ! se récria Jo.

Tout le monde s'esclaffa.

En quelques instants, Hannah avait allumé un feu et calfeutré les carreaux cassés, Mme March avait fait du thé et du gruau pour la mère malade, puis emmailloté tendrement le bébé. Les filles avaient dressé la table, installé les gamins devant le feu et leur avaient donné à manger tout en riant et bavardant avec eux.

Ce fut un petit déjeuner fort joyeux. Et lorsqu'elles s'en retournèrent, il n'y avait pas plus heureuses au monde que ces quatre jeunes filles qui se contentaient de pain et de lait en ce matin de Noël.

Elles disposèrent leurs cadeaux pendant que leur mère montait trier des vêtements pour la famille Hummel.

Une brassée de roses rouges, de chrysanthèmes blancs et de plantes grimpantes arrangés avec amour dans un vase donnait une belle élégance à la table.

– Ça y est, elle arrive ! La musique, Beth ! La porte, Amy ! Trois hurras pour maman ! hurlait Jo en cavalant partout.

Meg conduisit leur mère à la place d'honneur. Beth pianota une marche joyeuse et Amy tint la porte. Mme March, touchée, surprise, reçut en souriant tous ses cadeaux et lut les petits mots qui les accompagnaient. Elle enfila les pantoufles, glissa un mouchoir dans sa poche, mouchoir parfumé à l'eau de Cologne d'Amy, et trouva les gants à la bonne taille.

Ce fut une avalanche de rires, d'embrassades et de toutes ces choses qui rendent inoubliables les fêtes en famille.

Le reste de la journée fut consacré à la préparation de la pièce de théâtre du soir. Quand on n'a pas d'argent pour monter un grand spectacle, on a de l'imagination. Guitares en carton, beurriers recyclés en abat-jour, armures en boîtes de conserve, vieilles robes avec paillettes en fer-blanc étaient quelques-unes de leurs trouvailles.

Les garçons n'étant pas admis, Jo pouvait jouer tous les rôles masculins, à sa plus grande joie. Elle tirait une satisfaction sans bornes d'une paire de bottes en cuir roux donnée par quelqu'un qui connaissait une dame qui connaissait un acteur. Ces bottes, un vieux fleuret et un pourpoint étaient ses seuls vrais trésors. Elle trouvait toujours une occasion de les faire apparaître. Tout le monde jouait plusieurs rôles, ce qui était excellent pour la mémoire et une source inépuisable de rires.

Ce soir-là, une douzaine d'amies s'invitèrent sur le lit, qui était le premier balcon, devant le rideau en soie bleu et jaune, avec une impatience des plus flatteuses. Dans la coulisse, on entendait des raclements, des chuchotements, les gloussements d'Amy.

Puis le rideau fut tiré et l'opéra tragique commença. À en croire le programme, « dans une forêt lugubre » représentée par des plantes en pots. Hagar, la vieille sorcière, était penchée sur un petit fourneau. Une vraie vapeur sortait de son chaudron. Hugo, le bandit, apparut avec épée, barbe noire, cape mystérieuse et bottes. Il chanta sa haine pour Roderigo son rival, son amour pour Zara, sa résolution de tuer l'un et de gagner le cœur de l'autre. Le public applaudit très fort. Hugo lança à la sorcière :

– Holà, manante ! J'ai besoin de tes services !

Hagar, en une charmante mélodie, appela l'esprit possesseur du philtre d'amour. L'esprit arriva avec des ailes brillantes, une guirlande de roses sur le front. Il chanta, déposa une petite fiole et disparut. Le rideau tomba, et l'assistance put grignoter des bonbons et discuter de la pièce.

Il y eut force coups de marteau, et le rideau se rouvrit enfin. Le



– Une lettre ! Une lettre de papa !

décor était superbe ! Une tour allait jusqu'au plafond. À la fenêtre, derrière un rideau blanc, en robe bleu et argent, Zara attendait Roderigo. Il arriva, magnifique, cape rouge, guitare, et... bottes, bien sûr. Il chanta une sérénade, et Zara consentit à fuir avec lui par la fenêtre. Hélas, Zara oublia qu'elle avait une traîne. La tour chancela et tomba sur les malheureux amants, les ensevelissant sous ses ruines. Une tête blonde émergea en protestant :

– Je vous l'avais dit ! Je vous l'avais dit !

Avec un sang-froid admirable, don Pedro, le cruel père de Zara, vint s'écrier en hâte :

– Arrêtez de rire ! Faites comme si c'était prévu !

Acte III. Hagar échange les coupes et donne le poison à Hugo. Lequel, après moult contorsions et convulsions, tombe raide mort.

L'acte IV montre Roderigo sur le point de se poignarder, se croyant abandonné par Zara. Mais une voix chantante l'informe que Zara l'aime et qu'elle court un grand danger, et une main inconnue lui lance une clef qui doit la sauver. Il brise ses chaînes et part secourir la dame de son cœur.

Acte V. Don Pedro veut envoyer Zara au couvent. Elle refuse. Roderigo fait irruption et demande sa main. Don Pedro refuse : Roderigo est sans fortune. Une lettre d'Hagar (mystérieusement disparue) leur est apportée, accompagnée d'un sac. Lequel est ouvert, et une pluie de pièces d'argent en fer-blanc s'éparpille sur la scène. Le cruel sire en est tout radouci. Et le rideau se ferme sur les amoureux aux pieds de don Pedro qui les bénit.

Ce fut un tonnerre d'applaudissements. Et le moment où Hannah entra pour dire :

– Avec les compliments de Mme March, ces demoiselles veulent-elles descendre ? Un souper les attend.

La surprise fut totale, y compris pour les comédiennes. Elles n'avaient rien vu de pareil depuis les jours révolus de l'abondance. Crème glacée (deux ! une rose, une blanche !), gâteaux, fruits, d'incroyables bonbons

français et, au milieu, quatre gros bouquets de fleurs de serre.

– Ce sont les fées ? demanda Amy.

– Le père Noël ? dit Beth.

– C'est maman ! dit Meg avec un doux sourire derrière sa barbe grise et ses sourcils blancs.

– Tante March a eu une attaque de générosité ! Elle nous envoie le souper ! s'exclama Jo.

– Vous avez tout faux. C'est le vieux M. Laurence, répondit Mme March.

– Le grand-père du jeune Laurence ? s'écria Meg. Mais on ne le connaît pas !

– Hannah a discuté avec l'une de ses domestiques du petit déjeuner de ce matin. C'est un vieux monsieur original, et ça lui a plu. Il connaissait mon père, il y a bien longtemps. Il m'a priée de transmettre ses amitiés à mes enfants en leur envoyant ces quelques bagatelles pour Noël. Je ne pouvais pas refuser. Ce petit souper de fête vous consolera du petit déjeuner.

– C'est le garçon qui lui a fourré l'idée dans la tête, dit Jo tandis que les assiettes circulaient et que la glace disparaissait à vue d'œil dans des « Oh ! » et des « Ah ! » de plaisir. Sûr et certain ! Quel chic type ! J'aimerais bien le connaître. Mais il est sacrément timide. Et Meg est tellement chochette qu'elle me défend de lui parler !

– Vous parlez des gens qui habitent la grande maison d'à côté ? s'informa l'une de leurs hôtes. Ma mère connaît le vieux M. Laurence. Nous l'avions invité à notre fête, mais il n'est pas venu. Quant à son petit-fils, il paraît qu'il est gentil, mais qu'il ne parle pas aux filles.

– Notre chatte s'est carapatée un jour, reprit Jo. Il nous l'a ramenée, et on a bavardé tous les deux par-dessus la haie. On s'est super bien entendus. On a parlé cricket, tout ça... Mais quand Meg est arrivée, il a disparu vite fait ! J'essaierai de mieux le connaître un de ces quatre. Il manque de distractions, ça se voit !

— Jo ! où es-tu ? cria Meg, au bas de l’escalier qui montait au grenier.

— Ici ! répondit une voix rauque venue d’en haut. Meg se précipita dans les combles et trouva sa sœur, en larmes, qui mangeait des pommes sur *L’Héritier de Redclyffe*<sup>1</sup>, emmitouflée dans un édredon, au fond d’un vieux sofa à trois pattes, sous la lucarne ensoleillée. Le coin favori de Jo. Elle adorait s’y réfugier avec une demi-douzaine de reinettes et un bon bouquin, en la compagnie amicale d’un rat qu’elle ne dérangeait pas du tout. À l’arrivée de Meg, Scrabble fila dans son trou. Jo s’ébroua pour chasser ses larmes et attendit les nouvelles.

— Une invitation de Mme Gardiner pour sa fête demain soir ! s’écria Meg avec une joie enfantine. Écoute ça : *Mme Gardiner serait heureuse de recevoir miss Margaret et miss Joséphine à une petite soirée dansante pour le réveillon du nouvel an*. Marmee est d’accord. La question est : qu’est-ce qu’on va bien pouvoir mettre ?

— Cette question ! riposta Jo, la bouche pleine. Nos robes de popeline, pardi ! On n’en a pas d’autres !

— Si seulement j’en avais une en soie ! Maman dit que peut-être à dix-huit ans... Mais deux ans à attendre, c’est une éternité !

— Oh, la popeline, ça y ressemble. Ta robe a l’air neuve, mais la mienne a une brûlure dans le dos.

---

1. L’un des plus fameux ouvrages d’une romancière britannique aujourd’hui oubliée, mais très prisée au XIX<sup>e</sup> siècle, Charlotte Mary Yonge (1823-1901), célèbre, en son temps, pour sa prolixité (environ cent soixante livres, essentiellement des romans). (N.d.E.)

– Tu devras rester assise le plus possible pour la cacher. Moi, j’ai du ruban neuf pour ma coiffure, Marmee me prêtera sa broche en perles, mes nouveaux escarpins sont ravissants, et mes gants feront l’affaire, même s’ils ne sont pas aussi élégants que je le voudrais.

– Les miens sont pleins de taches de limonade. J’irai sans ! décida Jo qui détestait parler chiffons.

– Tu dois porter des gants ! Ou alors je n’irai pas ! se récria Meg avec autorité. C’est le plus important. Impossible de danser sans gants, je mourrai de honte si tu n’en as pas.

– Eh bien, je ne danserai pas. Je m’en fiche.

– Maman ne peut pas t’en racheter, les gants coûtent cher, et tu es si peu soigneuse ! Il n’y a pas moyen de t’arranger avec ceux que tu as ?

– Je peux les rouler en boule dans ma main... Non, je sais ! Chacune de nous enfilera un gant propre et tiendra le sale dans l’autre main.

– Tes mains sont plus grandes que les miennes. Ça va horriblement déformer mon gant, riposta Meg, chez qui la question des gants était un sujet sensible.

– Alors zut ! J’irai sans et je me fiche de ce qu’on dira ! s’énerva Jo en replongeant dans son livre.

– D’accord ! D’accord ! Je te prête un des miens ! Mais ne l’abîme pas et tiens-toi bien. Ne mets pas tes mains dans le dos, ne fixe pas les gens et ne hurle pas : « Mer... credi ! » Tu m’entends ?

– Ne t’en fais pas. Je serai aussi guindée que possible. Maintenant, va répondre à ton invitation, que je puisse terminer cette succulente histoire.

Meg s’en alla donc en chantant vérifier sa robe et repasser son unique parure de vraie dentelle, pendant que Jo achevait son livre et quatre pommes avant une partie de cache-cache endiablée avec Scrabble.

L’après-midi précédant le réveillon, les deux plus jeunes sœurs jouèrent les habilleuses, tandis que les deux aînées étaient absorbées par une affaire d’importance : « se préparer pour la soirée ». Aussi simples que fussent les toilettes, les préparatifs furent prétexte à beaucoup

d'allées et venues, de rires, de discussions. À un moment donné, une forte odeur de cheveu roussi envahit la maison. Meg ayant émis le désir de quelques bouclettes autour de son visage, Jo avait entrepris de les serrer dans des pinces à papillotes surchauffées.

– C'est normal, toute cette fumée ? interrogea Beth, perchée sur le lit.

– C'est la vapeur qui s'en va, répliqua Jo.

– Quelle drôle d'odeur ! nota Amy en lissant d'un air supérieur ses si jolies boucles. On dirait des plumes brûlées.

– Maintenant je vais ôter les papillotes, et vous allez voir ce nuage de bouclettes ! annonça Jo.

Mais il n'y eut aucun nuage, aucune bouclette. Les cheveux s'en allèrent avec les papillotes. La coiffeuse, horrifiée, vit des petits paquets calcinés tomber sur le bureau devant sa victime.

– Oh ! Oh ! Qu'est-ce que tu m'as fait ? glapit Meg, au désespoir. Je suis défigurée ! Je ne peux plus y aller ! Mes cheveux !

– C'est bien ma veine ! Fallait pas me demander. Désolée, les pinces étaient trop chaudes. Regarde-moi ce travail ! gémit la pauvre Jo en fixant, des larmes de regret dans les yeux, les petits paquets noircis.

– Mais non, les consola Amy. Il n'y a qu'à les crêper et attacher le ruban sur le front. C'est la mode en ce moment.

Après quelques incidents de moindre gravité, Meg fut enfin prête et, grâce aux efforts conjugués de toute la famille, Jo fut coiffée et habillée. Elles étaient charmantes dans leurs toilettes toutes simples. Meg en gris argent avec un bandeau de velours bleu, Jo en marron, avec un col officier et un chrysanthème blanc pour tout ornement. Chacune avait enfilé le bon gant à une main et tenait le taché dans l'autre. Les escarpins à talons de Meg lui faisaient mal, mais elle ne voulait pas l'avouer, et les dix-neuf épingles qui retenaient la chevelure de Jo lui paraissaient piquées droit dans son crâne, mais, mer... credi ! on est élégante ou on ne l'est pas !

– Amusez-vous bien, mes chéries ! dit Mme March. J'enverrai

Hannah vous chercher à onze heures. Oh ! Vous avez bien pris vos mouchoirs ?

– Oui, oui ! Meg a même mis de l'eau de Cologne sur le sien ! cria Jo – et dehors, dans l'allée, elle ajouta en riant : Marmee demanderait ça en plein tremblement de terre !

– Parce que c'est une vraie dame. Une vraie dame a des souliers bien cirés, des gants et un mouchoir, expliqua Meg, très « vraie dame » elle-même.

Dans le vestiaire de Mme Gardiner, devant la glace, elle reprit :

– N'oublie pas de cacher le mauvais côté de ta robe, Jo.

– Je vais oublier, je le sais. Tu m'envoies un clin d'œil si je fais une bourde ? répliqua Jo en tirant d'une saccade brutale sur son col.

– Non, une dame n'envoie pas de clin d'œil ! Je hausserai les sourcils. Garde les épaules droites et marche à petits pas.

Elles entrèrent, un peu intimidées. Elles se rendaient rarement à des réceptions et, même s'il s'agissait là d'une fête de voisinage sans cérémonie, pour elles c'était un événement. Mme Gardiner, majestueuse vieille dame, vint gentiment les saluer et les conduisit à l'aînée de ses six filles. Meg connaissait Sallie et fut aussitôt très à l'aise. Jo, qui appréciait moyennement la compagnie des filles et les cancons, se tenait le dos au mur. Elle se sentait comme un jeune poulain dans un parterre de fleurs. Dans un autre coin de la pièce, une demi-douzaine de garçons hilares discutaient patin à glace, et elle mourut d'envie de les rejoindre car patiner était un de ses loisirs favoris. Elle passa le message à Meg, mais un jeu de sourcils inquiétant la dissuada de mettre son projet à exécution. Personne ne vint lui parler et, petit à petit, le groupe le plus proche d'elle se dispersa, et elle se retrouva toute seule. Impossible de déambuler par-ci par-là à cause de cette fichue robe au dos abîmé. Elle contemplait l'assemblée, désœuvrée, solitaire, tandis que l'on commençait à danser. Meg fut tout de suite invitée. Elle dansa avec un tel entrain que personne ne soupçonna quel martyr ses souliers trop petits lui faisaient endurer. Un gros garçon à cheveux rouges se rapprocha de Jo.